



HAL
open science

Le “ plafond de verre ” des femmes journalistes du XIXe siècle

Marie-Ève Thérenty

► **To cite this version:**

Marie-Ève Thérenty. Le “ plafond de verre ” des femmes journalistes du XIXe siècle. Christine Planté et Marie-Ève Thérenty. Féminin/masculin dans la presse du XIXe siècle, Presses universitaires de Lyon, pp.337-354, 2022, Des deux sexes et autres, 9782729712709. hal-04485205

HAL Id: hal-04485205

<https://univ-montpellier3-paul-valery.hal.science/hal-04485205>

Submitted on 1 Mar 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le « plafond de verre » des femmes journalistes du XIX^e siècle

Marie-Ève Thérénty

Article paru dans Christine Planté et Marie-Eve Thérénty, *Féminin/masculin et presse*, PUL, 2022, p. 337-354.

Jusqu'à la III^e République, « la grande majorité des femmes journalistes n'a accès qu'à des périodiques non cautionnés, tenus d'éviter la politique et l'économie sociale ¹ ». À ce constat d'une répartition globale des sexes entre les différents types de journaux peut s'ajouter une remarque sur l'occupation spatiale du journal quotidien jusque dans les années 1880 par les rares femmes autorisées à l'intégrer. Il faut noter l'extrême difficulté qu'elles ont à accéder au « haut-de-page » du journal pour des articles politiques et l'impossibilité absolue pour elle d'atteindre l'éditorial, objet des aspirations de chaque journaliste désireux de « passer de la deuxième à la première page, escalader les colonnes du journal et (s)e hisser aux sommets² », jusqu'au « premier-Paris », cette « lourde et longue dissertation sur la politique intérieure ou extérieure de la France », en haut de la première colonne de gauche. Cette « tartine » caractérisée par un certain jargon, « qui manie à la perfection *l'ithos* et le *pathos*, péroré à coup de métaphores et de prosopopées, multiplie les interjections et les questions oratoires », est une rubrique, on le sent bien, particulièrement masculiniste, comme le montre son autre nom : « l'article de tête³ ». Le livre *Femmes de presse, femmes de lettres* est justement consacré aux pratiques, aux postures, aux écritures que les femmes journalistes ont inventées pour compenser cette exclusion⁴.

Pour bien comprendre pour quelles raisons les femmes journalistes ont eu besoin de se trouver des modèles emblématiques, de se créer des postures spécifiques, de se chercher des espaces caractéristiques et des modèles propres, il faut revenir au caractère social de l'écriture

¹ Alice Primi, « La “porte entrebâillée du journalisme”, une brèche vers la cité ? », *Le Temps des médias*, n° 12, 2009, p. 34 ; voir aussi son livre *Femmes de progrès : Françaises et Allemandes engagées dans leur siècle, 1848-1870*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2010.

² Henri Pessard, *Mes petits papiers, 1860-1870*, Paris, Bibliothèque contemporaine, 1887-1888, p. 144.

³ Nejma Omari, « Le premier-Paris », dans Marie-Ève Thérénty & Sylvain Venayre (dir.), *Le Monde à la une : une histoire de la presse par ses rubriques*, Paris, Anamosa, 2021.

⁴ Marie-Ève Thérénty, *Femmes de presse, femmes de lettres : de Delphine de Girardin à Florence Aubenas*, Paris, CNRS éditions, 2019

journalistique. Elle est d'abord le témoignage, la restitution d'un certain rapport au réel ; elle est ensuite une activité économique, rétribuée, qui s'exerce dans des structures d'entreprise ; elle est enfin un travail exercé dans le cadre d'une collectivité et de réseaux.

Au XIX^e siècle, les femmes présentent plusieurs particularités qui distinguent leur activité journalistique de celle des hommes. Leur socialisation, c'est-à-dire la transmission de valeurs, de normes, de règles organisée par l'école, la famille et l'Église est évidemment spécifique. De plus, leur statut légal tel que l'a défini le code Napoléon de 1804 est celui de mineures. Il leur manque un certain nombre de droits essentiels, notamment dans le cas de la femme mariée, comme la liberté du choix du métier ou des études, l'indépendance des ressources, ce qui non seulement entrave leur activité, mais d'une manière plus insidieuse entraîne un rapport au monde totalement différent. Elles sont subalternes dans la société, elles ne sont pas légitimes dans certains lieux publics comme les universités, les académies ou les espaces politiques. Et même si progressivement, entre 1848 et 1940, certains interdits se lèvent, le facteur principal qui fondamentalement exclut toute possibilité de traiter leur activité journalistique comme similaire à celle des hommes est le fait que, jusqu'en 1944, elles n'ont ni le droit de vote ni celui de se faire élire à des postes importants dans la sphère publique dont le journal rend compte.

De plus, dès les années 1830-1840, au moment de la première révolution médiatique, un discours global d'exclusion des femmes du journalisme s'organise. Cette discrimination se justifie généralement par un modèle de sexuation de l'espace public qui s'est précisé à la fin du XVIII^e siècle à partir de traités de physiologistes et de médecins⁵. La femme, déterminée par son corps, son sexe et sa capacité à engendrer, est définie à travers la famille et l'intérieur, déclarés comme ses domaines propres, au contraire de l'homme, moins soumis à son corps et que sa « nature » destine à la vie extérieure. Une sémantique s'établit pour désigner les caractères masculins et féminins par paires de contraires, hiérarchisées au profit du masculin : indépendant / dépendant, rationnel / émotionnel, propre à l'activité publique / propre à l'activité domestique. François de Lagevenais, dans la *Revue des deux mondes* en 1843, stigmatise Delphine de Girardin et offre ainsi un bel exemple d'interprétation radicale de cette bipartition appliquée au journalisme :

⁵ Voir les travaux de Pierre Roussel, *Système physique et moral de la femme*, Paris, Vincent, 1775 ; ou ceux de Julien-Joseph Virey, *De la femme sous les rapports physiologique, moral et littéraire*, Paris, Crochard, 1823.

La double position de femme et de journaliste a quelque chose d'étrange qui arrête et choque tout d'abord l'esprit le moins timoré. Et qu'ont en effet de commun cette vie publique et militante, ces hasards d'une lutte sans fin, cette guerre avancée de la presse, avec la vie cachée du foyer, avec la vie distraite des salons ? Est-ce que des voix frêles et élégantes sont faites pour se mêler à ce concert de gros mots bien articulés, de voix cassées et injurieuses, qui retentissent chaque matin dans l'ancre de la polémique ?⁶

Une version moins drastique et plus répandue de la théorie des deux sphères tolère une écriture féminine dans les journaux selon les limites suivantes : les rubriques politiques, diplomatiques, rationnelles (premier-Paris, article de fond, critique, reportage, etc.) sont réservées aux hommes, tandis qu'une intervention féminine peut être supportée dans la part des journaux très limitée qui concerne la maison, la mode, l'intimité et la mondanité.

Il est cependant une exception : le 5 juillet 1866 survient un événement jamais signalé, ni dans une histoire des femmes ni dans une histoire de la presse : le quotidien *La Liberté* ouvre à une femme, Marie d'Agoult, la place d'honneur en lui laissant insérer en premier-Paris un article, « La guerre et l'opinion publique », sous son pseudonyme Daniel Stern. Bien sûr, Marie d'Agoult, même si elle n'a jamais eu les honneurs des histoires du journalisme, n'est une inconnue ni dans la presse ni dans la société parisienne. Sa carrière de journaliste, parce qu'elle s'est illustrée dans la presse généraliste dans des genres presque défendus aux femmes (la critique d'art, l'article de fond, la critique littéraire et surtout l'article politique) et parce qu'elle a effectivement réussi, en inventant une posture, à sortir du ghetto féminin, constitue un véritable *hapax* au XIX^e siècle, au-delà même de ce qu'ont réalisé d'autres exceptions, telles George Sand et Delphine de Girardin. Faut-il alors estimer que les exclusions genrées de la presse française ont commencé à céder et faut-il voir en Marie d'Agoult la première femme à faire vaciller le système de ségrégation de la presse française ? Émile de Girardin, le directeur de *La Liberté* en 1866, qui avait déjà ouvert à sa femme Delphine de Girardin en 1836 la case feuilleton de *La Presse*, doit-il être décidément réhabilité comme un défenseur des droits de l'expression des femmes ? Nous le verrons. Suivons pour l'instant Marie d'Agoult : elle nous permettra de montrer la gageure d'être une femme journaliste au XIX^e siècle et de nous heurter au « plafond de verre » des femmes journalistes, que l'on préfère voir au rez-de-chaussée, voire dans la cave du journal, plutôt qu'au sommet.

⁶ Lagevenais, « Le feuilleton, *Lettres parisiennes* », *Revue des deux mondes*, octobre 1843, p. 138.

L'ENTREE EN SCENE DE MARIE D'AGOULT

Dès leur entrée dans l'ère médiatique, les femmes tentent d'inventer des stratégies et des postures pour se trouver une place dans la presse généraliste (les presses féminines et féministes seront toujours des espaces possibles, mais ce sont aussi des ghettos). Elles seront peu à y parvenir, elles se comptent sur les doigts d'une main sous la monarchie de Juillet : Delphine de Girardin, Cristina de Belgiojoso, Marie d'Agoult, George Sand.

Les premières femmes à accéder au journal quotidien sont, conformément à ce qu'autorisait la théorie des deux sphères, des chroniqueuses. Les histoires de la presse oublient souvent que la chronique parisienne, spirituelle, a été sinon inventée du moins parachevée par une femme, Delphine de Girardin. Ce genre journalistique largement créé dans la case « feuilleton » du journal en 1836 est tourné vers les intérieurs, les salons, la maison, les mœurs, des domaines traditionnellement considérés comme féminins. Il mobilise des modes d'écriture qui sont essentiellement ceux autorisés aux femmes : la conversation, la fiction, la lettre, l'écriture intime. La chronique, selon son métadiscours, vaudrait moins pour ce qu'elle dit que pour la façon dont elle le dit. Cependant, depuis cet espace de discours-gynécée, Delphine de Girardin s'autorise des transgressions ironiques dans les espaces masculins – celui de la critique et celui du politique –, qui sont très efficaces. Il suffit de citer l'ouverture de sa première chronique pour comprendre combien cette écriture et son ironie peuvent être des instruments de déstabilisation de la machine journalistique masculine :

Il n'est rien arrivé de bien extraordinaire cette semaine : une révolution en Portugal, une apparition de république en Espagne, une nomination de ministres à Paris, une baisse considérable de la Bourse, un ballet nouveau à l'Opéra, et deux capotes de satin blanc aux Tuileries. La révolution de Portugal était prévue, la quasi-république était depuis longtemps prédite, le ministère d'avance était jugé, la baisse était exploitée, le ballet nouveau était affiché depuis trois semaines : il n'y a donc de vraiment remarquable que les capotes de satin blanc⁷.

Le roman étant, comme l'a montré Christine Planté⁸, un des possibles pour les femmes, une autre stratégie, abondamment mobilisée par George Sand dans les années 1840, consiste à fictionnaliser un article de presse par le biais de paraboles, de saynètes dialoguées ou encore par l'introduction de personnages fictifs et même romanesques chargés de la narration et du

⁷ Vicomte Charles de Launay, « Feuilleton : courrier de Paris », *La Presse*, 29 septembre 1836.

⁸ Christine Planté, *La Petite Sœur de Balzac : essai sur la femme auteur*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2015.

commentaire de la nouvelle. Sand explique elle-même à un correspondant qui lui demande un exposé : « Je pense vous dire ma pensée, mais je ne sais la dire qu'en paraboles, c'est-à-dire sous la forme de roman⁹. » Cette pratique expérimentée dès les *Lettres d'un voyageur* (1834) s'étend à une large partie de la production journalistique de Sand à partir de 1837. Le héros inventé Blaise Bonnin, véritable auteur supposé¹⁰, est le personnage reparaissant de la carrière journalistique de George Sand. Il est notamment le porte-parole de Fanchette dans la série d'articles du même nom¹¹, souvent citée comme un texte exemplaire de l'efficacité du journal. Dans cette relation d'un fait divers, la romancière utilise une construction d'auteur supposé en imaginant la lettre pittoresque d'un Blaise Bonnin indigné racontant l'histoire vraie d'une jeune fille un peu idiote et très innocente, abandonnée en rase campagne sur ordre des sœurs de La Châtre. Elle la double d'une deuxième lettre dans laquelle elle vient elle-même sous sa propre signature attester des faits et fournir un certain nombre de preuves extrinsèques. Au moment de la révolution de 1848, George Sand a défini une poétique journalistique hybride où elle mêle, dans ses meilleurs moments, la voix intime, la voix fictionnelle et la voix lyrique. Cette voix de Shéhérazade sera brisée par la révolution de 1848¹².

Enfin, la stratégie d'abord imaginée par Marie d'Agoult contre George Sand et Delphine de Girardin avec lesquelles, pour des raisons différentes (parce qu'elle est l'amie déçue de l'une et parce qu'elle a développé une amitié amoureuse avec le mari de l'autre), elle est en rivalité passe par une énonciation supposément masculine. Dès le début, Marie d'Agoult a conscience de la ségrégation genrée des espaces et des genres journalistiques dans les journaux et elle sait qu'une parole journalistique émanant d'une femme est d'emblée vulnérable. Dans sa correspondance s'exprime aussi une authentique inquiétude sur la capacité d'une femme à avoir, faute d'éducation, une autorité, par exemple en matière de critique d'art¹³. Marie

⁹ Lettre à Anténor Joly, août 1845, dans George Sand, *Correspondance*, Georges Lubin (éd.), Paris, Garnier, 1979, vol. 7, p. 54.

¹⁰ Voir Jean-François Jeandillou, *Esthétique de la mystification : tactique et stratégie littéraires*, Paris, Éditions de Minuit, 1994.

¹¹ George Sand, « Fanchette », *Revue indépendante*, 25 octobre et 25 novembre 1843.

¹² Voir Marie-Ève Thérenty (dir.), *George Sand journaliste*, Saint-Étienne, Presses universitaires de Saint-Étienne, 2011.

¹³ Voir la lettre à Lehmann du 24 juin 1839, citée par Charles Dupechez, *Marie d'Agoult, le grand amour de Liszt*, Paris, Plon, p. 89 : « Assise m'a vivement intéressée ; je ne vous dis rien des peintures, vous les connaissez mieux que moi ; d'ailleurs vous savez que je ne me permets guère d'avoir une opinion en peinture. Je crois bien difficile que les femmes en aient une valable en ce qui concerne les arts plastiques : nous sommes des êtres trop subjectifs, notre éducation nous éloigne trop des réalités dans l'ordre physique comme dans l'ordre moral ; nous ne savons pas *voir*. Aussi malgré la vivacité de mes sympathies et de mes antipathies, je sens que je ne fais guère d'autre chose que de deviner instinctivement le beau ; la base manque à mes appréciations ; j'aime parce que j'aime et voilà tout. »

d'Agoult journaliste surjoue donc ce qu'elle considère comme une posture masculine d'autorité. Avec l'aide d'Émile de Girardin, elle se fabrique un pseudonyme journalistique, Daniel Stern, et même une identité d'auteur supposée puisqu'elle dote peu à peu ce nom masculin d'une biographie imaginaire¹⁴. Par conviction et pour protéger son pseudonyme, elle surenchérit sur la ligne de genre en étant sans complaisance à propos des femmes écrivains ou artistes¹⁵. Surtout, elle s'applique stylistiquement à distiller ce qu'elle considère comme des indices de virilité, ce terme connotant pour elle en matière d'art et de littérature l'excellence. Le style journalistique qu'elle se construit dès 1841 est sérieux, gonflé de citations de préférence en langue étrangère, parsemé de notes (ce qui est inhabituel dans le journal quotidien) avec une nette tendance professorale. Cette écriture sera rapidement caricaturée par Jules Barbey d'Aurevilly, qui épingle avec sa verve ordinaire celle qu'il considère visiblement comme le parangon des bas-bleus :

Son esprit, à angles aigus plus qu'ouverts, n'a jamais su sourire. Il est grave, guindé, pédant et intellectuellement ressemble à ce qu'est ostéologiquement une gouvernante anglaise qui a beaucoup voyagé et que le temps, l'ennui, les voyages, ont durcie et pétrifiée sous son busc. Évidemment elle est renseignée. C'est dans l'allemand qu'elle a appris le latin. Elle sait l'allemand, cette langue qui dispense de toutes les autres et dans laquelle on peut apprendre jusqu'au sanscrit, comme la lourde Mme Dacier savait le grec. Si elle ne le savait pas d'ailleurs, que saurait-elle ? Elle le parle, même en français.

Elle *arlequine* son style de petites phrases allemandes, comme sa pensée de petites idées du même pays. Elle a étudié âprement Hegel et Feuerbach¹⁶.

Et Barbey d'Aurevilly explique le caractère outrancièrement germanique de Daniel Stern par un désir de virilité : « Mme Stern, à chaque sécheresse ou à chaque froideur de sa plume, se dit “Suis-je assez mâle comme cela ?”... Et comme à ses yeux parmi les hommes, les plus mâles dans l'ordre intellectuel et moral sont les plus savants, les plus philosophes, les plus puritains, elle se fait, à bras raccourcis, savante, philosophe, puritaine¹⁷. » Pourtant cette stratégie n'ouvre pas à Marie d'Agoult les premières colonnes politiques du journal, elle reste cantonnée à la rubrique « Variétés » et au feuilleton.

¹⁴ Voir Delphine Dufour, « Les postures médiatiques de Daniel Stern (1805-1876) : déploiement d'une personnalité dans et par la presse », *Postures*, n° 15, 2012, p. 41-53.

¹⁵ Voir par exemple Daniel Stern, « Écrivains modernes de l'Allemagne, Madame d'Arnim », *Revue des deux mondes*, 15 avril 1844.

¹⁶ Jules Barbey d'Aurevilly, « Les bas-bleus », dans *Des œuvres et des hommes*, Paris, Amyot, Palmé, Frinzine, 1860-1902, vol. 5, p. 65.

¹⁷ *Ibid.*, p. 79.

L'INVENTION PAR MARIE D'AGOULT D'UN NOUVEAU SCENARIO

Jusqu'en 1848, Marie d'Agoult a largement vécu dans l'ombre de George Sand. Or les bouleversements de 1848 font considérablement bouger les lignes de genre et font advenir la journaliste en lui donnant un magistère politique. En effet, des colonnes lui sont offertes à la charnière entre la première et la deuxième page du journal dans *Le Courrier français*. Elle y publie 18 lettres républicaines en six mois, dont la clairvoyance et la netteté frappent. Sous la pression de l'actualité, son écriture se transforme, moins abstraite, moins absconse, et ses lettres constituent un document poignant pour comprendre en direct le naufrage inéluctable de la révolution.

Au début de ses lettres, Sand, que Marie d'Agoult considère comme son ennemie intime et qui reste très présente sur la scène journalistique, continue de l'obséder. Ses lettres et ses carnets montrent combien l'événement public est vu par le prisme de la rivalité privée. Dans ses carnets, elle dit compter l'emporter sur George Sand « par le bon sens¹⁸ ». Elle y écrit que George Sand est « coulée » et conclut par un vigoureux « c'est à moi à présent¹⁹ ». Sur la scène journalistique, cette rivalité se traduit par des provocations et des essais de joute. Quand Félicité de Lamennais fait la proposition constitutionnelle d'un président de la République élu au suffrage universel pour trois ans, proposition violemment rejetée par Sand dans *La Vraie République* au nom du droit des minorités²⁰, Marie d'Agoult ne peut s'empêcher d'entrer dans la polémique sans vouloir nommer sa rivale, qu'elle se contente de désigner par le pronom indéfini « on », et de critiquer ses propositions de façon cinglante : « une politique de magnétiseur », « des épouvantements puérils nés peut-être dans d'excellents cœurs mais qui ne trouvent nul accès dans les intelligences saines²¹ », etc. Avec sagesse peut-être, Sand s'abstient de répondre. Pourtant, leurs destins journalistiques sont, précisément dans ces journées et les suivantes, en train de s'inverser. Alors que la blessure des journées de juin 1848 pousse Sand à renoncer définitivement à l'article politique et à retourner à ses « bergeries », Stern accède à une vraie voix journalistique éloquente et moderne qu'elle théorise peu à peu sous l'égide de Cassandre.

¹⁸ Jacques Vier, *La Comtesse d'Agoult et son temps*, Paris, Armand Colin, 1955, vol. 3, p. 37.

¹⁹ *Ibid.*, p. 51.

²⁰ George Sand, « Au citoyen Lamennais », *La Vraie République*, 5 mai 1848.

²¹ Daniel Stern, « III. De la présidence. À M. F. Lamennais », dans *Lettres républicaines*, Paris, Amyot, 1848, p. 6.

Trois phénomènes montrent de façon exemplaire la modélisation de cette posture. Le premier consiste en l'avènement d'une voix lyrique, prophétique et apocalyptique, qui met en scène de manière poétique l'annonce de la grande catastrophe :

Il est des instants, par bonheur très rapides, car je n'en pourrais longtemps supporter l'inexprimable angoisse ; il est des minutes terribles où mes yeux, obscurcis par le doute, aperçoivent confusément, comme à travers un voile de deuil, un avenir fatal. Je vois alors le monde européen dans une convulsive agonie ; il me semble lire, en caractères sanglants, au front de notre génération condamnée, le sombre arrêt d'un inflexible destin. Le travail volcanique qui ébranle le sol sous nos pieds, ces flots d'épouvante qui jaillissent de profondeurs inconnues, la guerre des races, l'incendie des cités, la dispersion des familles, le cri de vengeance des peuples opprimés, la détresse et la faim qui se dressent dans leur linceul, la muette apparition, aux extrémités de l'orient, d'une barbarie nouvelle qui s'avance, la stérilité des arts, la pâleur du génie, les dieux indifférents à notre culte dérisoire, toutes ces images lugubres se pressent dans mon cerveau glacé d'effroi... Dans le silence de mon âme consternée, je crois ouïr un bruissement sinistre... Ange exterminateur, est-ce toi qui passe au dessus de nos têtes ? [...] La plume me tombe des mains. Le rappel bat, on court aux armes, des décharges retentissent ; on dit que des barricades s'élèvent de toutes parts. La vague appréhension d'une calamité épouvantable plane dans l'air ; une poignante anxiété serre tous les cœurs²²...

Le deuxième phénomène consiste en la convocation explicite de la figure mythologique, qui intervient le 13 novembre 1848. D'Agoult se décrit alors en Cassandre inaudible :

Comme on ne lapide plus en Israël ni les vrais, ni les faux prophètes, je ne vois d'autre inconvénient à vous communiquer mes *visions* que de vous les entendre traiter de chimères, chose à laquelle je suis accoutumé de longue date par mes amis politiques, dont le sourire incrédule a raillé constamment depuis plusieurs années ma voix de Cassandre toutes les fois que je me hasardais à parler d'une révolution prochaine, terrible et sanglante dans l'état germanique²³.

Enfin, le troisième acte est le *coming out* – car en novembre elle écrit encore au masculin. **I** intervient lors d'une supplique qu'elle adresse aux femmes françaises le 7 décembre dans laquelle elle leur demande de se transformer en « suppliantes », en « médiatrices bénies », pour obtenir du nouveau président de la République l'amnistie des ouvriers révolutionnaires condamnés. Dans son article, elle passe progressivement du « vous » au « nous », s'incluant

²² Daniel Stern, « V. Les quatre fatales journées. À Adam Mickiewicz », dans *Lettres républicaines*, op. cit., p. 1.

²³ Daniel Stern, « XVII. Du mouvement révolutionnaire en Allemagne. À M. Hermann de Courteilles », dans *Lettres républicaines*, op. cit., p. 1.

dans la supplication. Une note finale souligne le dévoilement : « Je m'aperçois, en terminant cette lettre adressée aux femmes que j'ai laissé tomber le masque viril. Je ne le reprends pas. Il me semble qu'il étoufferait ma voix et qu'il dénaturerait mon accent de suppliante²⁴. »

Les *Lettres républicaines* s'arrêtent sur ce constat, comme si elles aboutissaient autant à l'échec de la révolution qu'à la révélation de l'identité féminine de Daniel Stern, qui ne reprendra plus, effectivement, dans sa longue carrière de journaliste « le masque viril ». Si elle garde son pseudonyme dans les articles des mois et des années suivantes, Marie d'Agoult fait généralement les accords au féminin et surtout elle fait abondamment état de son expérience de femme, de mère, de grand-mère pour légitimer sa prise de parole. Elle justifie sa voix par son identité de femme, mais pas n'importe quelle femme : une pythie, une prophétesse, en un mot Cassandre.

Après 1848, ancrée dans cette posture, elle a dans des journaux majeurs une influence que nulle autre femme ne peut revendiquer. En 1859-1860, elle rédige des articles de politique extérieure sur l'Italie en première page du *Siècle*, souvent à la charnière entre la première et la deuxième page. Surtout, elle participe en 1861 au projet intellectuel de création du *Temps* aux côtés d'Auguste Nefftzer et, durant dix ans, elle insérera des articles importants dans ce journal. Enfin, elle publie en 1866 le premier premier-Paris qu'à notre connaissance une femme ait réussi à insérer dans la presse quotidienne parisienne.

LES COULISSES D'UNE REUSSITE

La dernière partie de cet article permettra une certaine relativisation. Certes, la stratégie de d'Agoult fait preuve de modernité et de conviction : à la différence de Sand, sa parole est essentiellement politique, elle réserve ses articles à des journaux républicains et n'éparpille pas sa production. Elle est toujours dans le haut-de-page et jamais dans le feuilleton et, surtout, ses techniques d'obécité ne sont plus du côté de la fictionnalisation ou de l'écriture intime. Anticipant une stratégie de reportrice, elle ancre souvent son article de quotidien dans une vraie enquête, avec un « je » qui fait acte de présence en début d'article comme témoin : « À mon arrivée ici, tout le monde me parle de guerre. Tout le monde voudrait savoir ce qu'on pense, au vrai, chez nous du grand combat qui se prépare entre l'Italie, la Prusse, l'Autriche et du rôle

²⁴ Daniel Stern, « XVIII. L'Amnistie. Aux femmes françaises », dans *Lettres républicaines*, *op. cit.*, p. 14.

qu'y pourra jouer la France²⁵. » Le terrain ne la rebute pas, comme le montre le reportage parlementaire réalisé en Italie en juin 1860 et publié sous forme de lettres dans *Le Siècle*.

Pourtant, cet exemple confirme plus qu'il n'infirme la ségrégation et la ghettoïsation des femmes. Pierre-Carl Langlais²⁶ a extrait automatiquement les 2 348 signataires d'articles à *La Liberté* entre 1865 et 1870 et a remarqué qu'on trouve moins de dix signatures de femmes : Judith Mendès (*alias* Judith Gautier), Jeanne de Moncel, Clémence de Sergy, la comtesse de Marly, Jane Maberlay, Daniel Stern, la comtesse Davrigny, la comtesse Marie Montermerli, Solange Clésinger-Sand. Ces quelques femmes collaboratrices de *La Liberté* sont de plus contraintes à des genres de rubrique connotés comme féminins, essentiellement de la chronique parisienne ou du roman. Par exemple, Clémence de Sergy est recrutée comme chroniqueuse dans les mondes parisiens au début de 1869. Une année plus tard, elle arrive dans la section du feuilleton, en publiant 11 épisodes de *La Noiraude*. Surtout, les projections de Pierre-Carl Langlais révèlent que les femmes de *La Liberté* n'ont qu'un statut précaire et aléatoire au sein de la rédaction. C'est aussi le cas de Daniel Stern, simplement autorisée à insérer de temps à autre des correspondances sans qu'il n'y ait ni régularité ni renouvellement de sa place au pinacle. Elle remercie Émile de Girardin, le 25 juillet 1866, de son « hospitalité » et de l'ouverture « gracieuse » de ses colonnes, mais en réalité cette ouverture reste exceptionnelle. Significativement, en 1867, une certaine Jeanne Moncel signe des « Lettres de Paris et de la province » fortement inspirées de Delphine de Girardin à laquelle elle rend hommage :

Toute jeune femme qui lit – qui sait lire, devrais-je dire – ne saurait ignorer Mme de Girardin, ses œuvres doivent être sur sa table de travail, dans son boudoir, sur son piano, partout où la pensée se fait jour, où l'esprit pénètre. Quels conseils vous trouverez là, madame ! que de confidences qui vous éclaireront sur les mensonges, les bassesses, les turpitudes des gens qui vous entourent ! [...] quel tour d'esprit vous aurez pour modèle ! [...] C'est la femme la plus véritablement écrivain, et l'écrivain le plus vraiment femme. Je ne parle point de George Sand, ni de Daniel Stern, dont les génies sont, à vrai dire, plus virils que féminins²⁷.

Pas de doute, à *La Liberté* et pour Émile de Girardin, le sempiternel modèle du journalisme féminin, c'est Delphine.

²⁵ Daniel Stern, « La guerre et l'opinion publique », *La Liberté*, 5 juillet 1866. =

²⁶ Nous remercions Pierre-Carl Langlais pour ce travail réalisé grâce aux outils qu'il a mis au point dans le cadre du projet Numapresse (numapresse.org).

²⁷ Jeanne de Moncel, « Lettres de Paris et de la province », *La Liberté*, 25 février 1867.

Qu'en est-il au *Temps* ? On sait que Marie d'Agoult a eu une longue collaboration amicale avec Auguste Nefftzer, qui fréquentait son salon de manière assidue depuis le lancement de la *Revue germanique* à la fin de l'année 1857, et qu'elle l'a beaucoup conseillé pour le lancement de son quotidien. C'est ce dont témoigne cette lettre du 3 janvier 1861, parfaitement explicite sur la participation de Stern au lancement du *Temps* :

Je comptais bien, Madame, aller vous voir un soir, et vous remercier d'un succès dont les effets se font déjà sentir et dont la meilleure partie vous revient. Sur le fond des idées, nous étions, vous n'en pouvez plus douter, plus d'accord que vous ne pensiez peut-être. Mais c'est vous qui m'avez donné l'idée de faire ce programme et d'employer hardiment le mot de socialisme auquel je n'aurais pas songé, bien que dans mon premier programme j'eusse indiqué la chose. J'y reviendrai puisque cette corde vibre et je vous adresse ma bien vive reconnaissance de me l'avoir montré. Vous serez aussi contente d'apprendre que notre programme a ravi tous nos collaborateurs sans nulle exception et en particulier ceux de la part desquels une certaine réserve ne nous aurait pas étonnés. Je pense pouvoir trouver le temps d'aller causer un peu avec vous demain matin²⁸.

Cet avis plus tardif montre combien Marie d'Agoult reste attentive à la forme du journal sur laquelle elle intervient sans circonlocutions inutiles :

Ce qui manque au *Temps*, ce n'est certes pas le talent, ni l'élévation, ni la mesure ; c'est l'*électricité* (ne riez pas). Mon ami le poète Mickiewicz avait coutume de dire de tel ou tel : il est mauvais conducteur d'électricité. Et bien, je trouve que les rédacteurs du *Temps*, avec leurs grandes qualités germaniques, ont aussi les défauts de ces qualités. Ils ont l'esprit *isolateur*, sans communicativité, sans *cabalistique*, diraient les phalanstériens. Chacun chez soi, chacun pour soi²⁹.

Elle possède aussi l'entregent nécessaire pour placer les siens au *Temps* : sa fille, C. Sault, pour le salon et les manifestations d'art plastique, Louis Blanc pour la correspondance anglaise, Guy de Charnacé pour des articles sur les haras, Juliette Adam pour des contes. Enfin, elle a elle-même inséré plusieurs dizaines d'articles, mais si l'on rapporte ce total à une quinzaine d'années, cela relativise finalement son pouvoir.

En réalité, le public a la chance de bénéficier d'une partie de la correspondance entre Auguste Nefftzer et Marie d'Agoult, et on peut voir combien en matière politique Nefftzer est prudent et se permet de censurer Stern, ajournant la publication de certains articles,

²⁸ Jacques Vier, *Daniel Stern : lettres républicaines du Second Empire, documents inédits*, Paris, Les éditions du Cèdre, 1951, p. 229.

²⁹ *Ibid.*, p. 278.

encourageant la journaliste à faire de la critique plutôt que de la politique, tentant d'affaiblir ses propos par des chapeaux qui apportent un peu de distance. Certains sujets sont visiblement sensibles : son soutien au suffrage universel, la libération de l'Italie, l'hostilité à l'Autriche, son anticléricalisme. Il faut rappeler que *Le Temps*, comme tous les autres périodiques, vit à cette époque sous le régime de l'avertissement qui, réitéré, peut conduire à la suppression du journal. Dans le prospectus du *Temps*, Marie d'Agoult est citée comme fournissant

des articles pour la rubrique « Variétés » (embrassant l'ensemble de la littérature française et étrangère), ce qui ne déroge pas aux traditions du journalisme de femme. On peut voir dans l'extrait de lettre suivant le soulagement de Nefftzer lorsqu'il peut se montrer libéral à bon compte :

J'ai donné votre article à la composition sans le lire. Je pense que vous recevrez les épreuves demain soir, et je ne crois pas que j'aie des modifications à vous demander. En littérature, plus encore qu'en politique, je respecte la liberté des opinions et je considère d'autant plus celles-ci qu'elles se présentent avec plus d'autorité. C'est vous dire le cas que je ferai toujours de la vôtre³⁰.

Le reste du temps, ses articles sont soit souvent refusés, soit acceptés, mais avec la demande d'un travail sur l'énonciation pour l'édulcorer, la « féminiser » : « Si vous insistez pour la publication, il y a, je pense, un moyen qui concilierait, ce serait de donner à l'article la forme d'une lettre par ce simple mot : Au rédacteur, ce qui engagerait moins le journal, et me permettrait de faire quelques observations dont vous savez d'avance que vous n'aurez pas à vous formaliser³¹. »

Elle utilise donc souvent cette médiation de la correspondance parfois fictive, comme le montre sa série de « Lettres villageoises » parues dans *Le Temps* (17 et 18 octobre 1865, 22 et 26 octobre 1865, 2 et 3 novembre 1865). En réalité, il semble exclu qu'elle incarne la voix du journal, voire qu'elle s'exprime sur certains sujets en son nom propre. Lorsque, le 20 décembre 1868, elle arrive à placer un plaidoyer pour le suffrage universel, elle n'agit pas en tant qu'éditorialiste mais en tant que critique du livre de Charles Dupont-White sur les candidatures officielles. Surtout, au cours de son article de « Variétés » pour défendre sa position, elle semble contrainte de créer la médiation d'un « bourgeois », qui n'est pas « un grand grec en politique » et qui « manque de transcendance et de haute ironie³² ». Ce dernier

³⁰ *Ibid.*, p. 260.

³¹ *Ibid.*, p. 240.

³² Daniel Stern, « Des candidatures officielles par M. Dupont-White », *Le Temps*, 20 décembre 1868.

exemple montre que ce n'est pas tant la radicalité républicaine de Marie d'Agoult qui dérange Nefftzer que sa volonté de s'exprimer sur certains sujets de politique extérieure ou intérieure alors qu'elle est femme. Comme le constate Jacques Vier, « il saisissait trop promptement l'occasion d'encourager Marie à des articles littéraires pour qu'on ne le soupçonnât point de penser que la politique est une affaire d'hommes³³ ».

*

Ce suivi du destin de Marie d'Agoult dans la presse est fort instructif, car il manifeste que même pour une femme très cultivée et influente, à l'important réseau politique, il est impossible de soulever le plafond invisible et même de le crever pour soi-même. Pour que Séverine accède durablement à l'éditorial, il faudra que ce dernier change de perspective, se dépolitise beaucoup, à une époque où le quotidien d'opinion perd du terrain au profit de l'information et du reportage.

³³ Jacques Vier, *La Comtesse d'Agoult et son temps*, op. cit., vol. 5, p. 88.